

Le rôle de l'université catholique dans le monde moderne

Bernard LONERGAN, S. J.

DANS LES LIMITES que m'impose un bref article, je vais tenter:

a) de formuler une notion du bien qui, malgré son incomplétude, visera du moins à être concrète et génétique;

b) d'intégrer dans ce schème, à la fois, ce moment de l'humanité qu'est le monde moderne et l'université catholique.

1. *Trois paliers de la connaissance et du bien.* — Comme la connaissance humaine s'élève par trois degrés, ainsi le bien que l'homme poursuit présente un triple aspect.

Il entre dans notre connaissance une composante expérimentale que fournissent les données des sens unifiées par la conscience psychologique. Vient en second lieu une composante intellectuelle: saisie globale qui se résout en définitions, postulats et systèmes. Il y a une troisième composante, enfin, réflexive, où s'opère l'épreuve de l'évidence et se formule le jugement.

Mais outre la conscience des données sensibles, nous avons celle des tendances, des élans et de l'insatiabilité de nos mouvements spontanés. Pour l'aspect empirique de nos connaissances, le bien, c'est ce qui satisfait nos désirs.

De plus, outre que nous comprenons l'unité des choses et les corrélations systématiques qui rendent compte de leur opération, nous percevons et déterminons devis techniques, conditions économiques et structures politiques. Ce sont là encore autant d'instances du bien: schèmes unificateurs qui harmonisent en les exhaussant les satisfactions de nos désirs. Pour ce premier moment de l'intelligence, le bien, c'est l'ordre lui-même.

Enfin, outre que le jugement d'existence coupe court aux élaborations théoriques, ce sont, de même, les jugements de valeur et les choix qui mettent un terme à la discussion des projets d'action en faisant adopter une ligne de conduite. C'est ainsi que les jugements de valeur placent le bien de l'ordre au-dessus de l'avantage particulier, subordonnent l'ordre technique à l'économique, orientent l'économique en fonction du mieux-être de la communauté, en un mot, répartissent tout bien fini selon sa valeur positive et négative. Les jugements de valeur positive poussent à l'action, tandis que les jugements de valeur négative la freinent; et vu que Dieu seul échappe à tout juge-

Le R. P. Lonergan, naguère professeur de théologie à la faculté des Jésuites de Montréal, actuellement professeur à celle de Toronto et à l'Institut d'Études médiévales de la même ville, a bien voulu situer pour nos lecteurs, à la lumière de ses travaux en cours sur l'intégration des sciences, le thème général du prochain congrès de Pax Romana (voir p. 272). Ce sera aussi le thème de Carrefour 52, en février prochain.

ment de valeur négative, c'est à ce palier de sa connaissance que s'enracine la liberté de l'homme.

2. *Triple niveau de la communauté humaine en regard des trois aspects du bien.* — Les hommes sont nombreux. Ils ne vivent pas isolés, mais en dépendance les uns des autres. Ils entrent en rapports dans leur poursuite du bien; il en résulte un triple niveau dans la communauté humaine du fait des trois composantes de notre connaissance et du triple aspect du bien humain.

Correspondant à l'aspect empirique de notre connaissance et au bien que convoitent nos appétits spontanés, on a « la communauté comme *in-existente* au sujet » (Gabriel Marcel). Elle a son origine dans la tendance spontanée; elle se caractérise par le sentiment qu'ont les sujets de partager beaucoup en commun; la famille en est la cellule initiale; le clan, la tribu, la communauté ethnique en sont les élargissements.

Correspondant aux intuitions de l'intelligence et au bien qu'est l'ordre, il y a la communauté politique: création complexe qui unifie organiquement des techniques, des conditions économiques et des structures politiques. Son développement marque le passage des groupes primaires à la civilisation.

Correspondant aux jugements de valeur, il y a la communauté culturelle, que ne limitent ni les frontières des États, ni les époques de l'histoire. Cité universelle, non pas à la manière d'un idéal politique encore poursuivi, mais comme un fait culturel transcendant l'ordre politique et dominant l'histoire. Champ de rencontre et d'influence des artistes, des savants, des philosophes. Barre de l'opinion publique éclairée, capable de mettre à l'ordre la force qui n'est pas au service du droit. Tribunal de l'histoire ayant compétence pour démasquer les réussites des charlatans et rétablir l'honneur des prophètes bafoués de leur vivant.

3. *Dialectique de l'ambivalence du devenir humain.* — Intellectuellement et moralement, personnellement et socialement, les hommes sont sujets à l'ambivalence — progrès-déclin — du devenir.

Parallèle à la première opération de l'intellect spéculatif qui, s'efforçant d'atteindre à la nature (*quid sit*), passe des données sensibles à la forme intelligible, il y a l'opération de l'intellect pratique qui s'élève de ce qui est objet d'attrait aux schèmes, structures et unités qui constituent la communauté politique. Et tout comme, à ce niveau, positivistes et intellectualistes se

disputent au sujet du réel, — simple donnée de l'expérience ou forme intelligible? — il existe une équivoque analogue au sujet du bien. En réalité, être effectivement pratique, c'est pour l'homme favoriser le bien commun de l'ordre aux dépens de l'avantage particulier; mais, dans la vie courante, on estime *pratique* celui qui sait calculer froidement et, au besoin, satisfaire ses désirs sans trop de scrupules. A ce niveau toujours, comme la possession d'une science résulte d'une multitude unifiée de saisies intellectuelles, ainsi encore les communautés politiques résultent-elles de l'unification de multiples actes d'intelligence pratique; et comme la valeur des énoncés scientifiques s'éprouve par le contrôle de l'expérience, de même la vigueur d'une communauté politique se révèle à l'épreuve de son histoire. Genèse et développement, progrès et réussites, partis et factions politiques, classes privilégiées et classes opprimées, réalisme politique et révolution, dissolution et décadence ont pour commune origine l'ambiguïté radicale et indéchiffrable que comporte l'efficacité de l'homme.

Mais de même qu'en passant de l'intellection au jugement d'existence (*an sit*) on va de la théorie aux faits, des possibilités aux réalisations, ainsi l'ambiguïté de la communauté politique provoque la réflexion, la critique et les jugements de valeur dont l'expression va créer le milieu culturel. Mais tout comme, à ce palier, l'intelligence risque de s'enfermer dans le labyrinthe des systèmes philosophiques, de même la communauté culturelle rencontre une ambiguïté qui lui est propre. *Video meliora proboque...* Les jugements de valeur de l'homme peuvent être magnifiques, mais leur efficacité ne l'est pas autant. Il aurait pu en être autrement en d'autres conditions; mais, dans l'ordre actuel, l'homme est atteint d'impuissance morale. Cet état de fait porte l'homme à mettre en doute le titre de la foi et de la raison à diriger la communauté humaine; il le porte aussi à ne faire cas de leurs préceptes que dans quelque sphère isolée, — celle de l'école ou de l'Église, — et à cultiver ailleurs des vues « réalistes » qui ramènent la théorie à la pratique, c'est-à-dire à tout ce qu'on a choisi de faire. Il en résulte que, parallèlement au progrès de la pensée humaine, où les schèmes unificateurs vont s'agrandissant, une succession de schèmes intellectuels directeurs, qui vont se rétrécissant, marque le déclin des communautés culturelles. Le protestantisme rejeta l'Église, mais conserva la révélation. Le rationalisme rejeta la révélation, mais reconnut la souveraineté de la raison. Le libéralisme abandonna l'espoir d'un accord humain au niveau de la raison, mais il respecta la conscience de chacun. Le totalitarisme se moque de la conscience bourgeoise pour mieux dominer et unifier l'humanité entière à un niveau artificiel de communauté *in-existente* au sujet.

4. *Le monde moderne et l'université en regard des schèmes qui précèdent.* — Ce schéma va nous suffire à

esquisser le sens de nos deux termes: le monde moderne et l'université.

Le monde moderne est la condition historique présente de l'humanité. Produit de l'ambivalence d'un devenir séculaire. Précipité menaçant du progrès-déclin culturel et politique, solidifié en opinions, mentalités, explications, philosophies, goûts, coutumes, craintes et espoirs. Dans la mesure même où la défaillance de l'homme à comprendre sa condition présente lui rend impossible l'action que cette condition requiert, on doit parler de la crise grave du monde moderne. Mais, inversement, dans la mesure où il est possible d'amener l'homme à comprendre ce qu'il n'a pas compris, à porter des jugements de valeur sur ce qu'il a accepté comme valeur sans jugement, et à exécuter ce qu'il a négligé d'accomplir, l'état de choses qui autrement serait une crise grave devient une responsabilité proportionnée aux ressources disponibles de l'humanité.

L'université est, dans la communauté culturelle, un des organes générateurs. Ce qui l'établit, ce ne sont ni ses édifices, ni son équipement, ni sa charte, ni son budget, mais la vie intellectuelle de ses professeurs. Son rôle — à quoi tout doit se référer — est de faire participer à la vie de l'intelligence. L'importance de ce rôle ne devrait pas faire mystère. Sans cet *intus-legere* par lequel l'intelligence en acte comprend, comment l'homme pourrait-il étreindre en une synthèse supérieure la multiplicité de ses intellections antécédentes, mettre un ordre — par l'unité de leurs relations intelligibles — dans la multiplicité de ses idées, passer avec aisance de l'existant à l'essence, du particulier au général, de l'ordre pratique à l'ordre spéculatif, et vice versa? Sans cette habitude de comprendre, les explications qu'on apporte tentent d'assoupir le besoin de connaître (par exemple, les somnifères « endorment » à cause de leur « vertu dormitive »), on ramène les vérités à des formules creuses, les préceptes moraux à un catalogue de défenses, et l'existence humaine se durcit dans une routine sans issue, incapable d'adaptation à la vie, privée qu'elle est de cette force — le savoir véritable — qui habilite à percevoir les vraies possibilités et à susciter et diriger les réalisations effectives.

5. *Rôle concret de l'université catholique.* — L'université catholique et l'université profane exercent la même fonction, mais dans une situation différente qui crée pour chacune des problèmes distincts. L'une et l'autre ont la responsabilité de répandre le développement de la vie intellectuelle. Et il n'est personne pour croire qu'une université catholique de second ordre ait plus de chance de plaire à Dieu sous la Loi nouvelle que, sous l'ancienne Loi, les sacrifices d'animaux malades ou estropiés. Cependant, de profondes différences affectent cette identité substantielle de fonction. L'université profane est insérée dans l'ambivalence — progrès-recul — de l'ordre politique et culturel; il se peut

qu'elle résiste pendant quelque temps aux aberrations; mais, tôt ou tard, elle finira par céder, parce qu'elle recrute ses élèves et ses maîtres au sein même du milieu politique et culturel du moment. Sans doute, les moments historiques de « ce monde » font pression sur l'université catholique et sur la communauté catholique. Mais celle-ci n'est pas sans défense efficace contre cette pression. Si on appelle théologiques les vertus surnaturelles de foi, d'espérance et de charité, c'est parce qu'elles orientent l'existence de l'homme vers l'intimité même de Dieu. Mais elles n'en ont pas moins une portée sociale profonde. Pour liquider la tension dangereuse qui s'accumulerait dans un milieu soumis exclusivement aux rigueurs d'une stricte justice, il y a la charité qui, donnant la force de remettre les griefs passés, rend possibles les recommencements. Pour garantir l'efficacité humaine contre les déterminismes économiques auxquels l'assujettirait le seul égoïsme, il y a l'espérance, libératrice parce que toute tendue vers le Royaume de Dieu. Pour libérer l'intelligence des périls — manifestes par l'histoire de la pensée humaine — auxquels l'expose son insertion dans la dialectique — progrès-recul — des communautés politiques et culturelles, il y a la foi divine: l'homme de foi ne se laisse point ballotter par tout vent de doctrine.

Mais si l'université catholique — parce qu'elle est catholique — échappe à l'ambivalence de l'efficacité humaine et à celle de la culture humaine, elle demeure cependant — parce qu'elle est université — impliquée dans une ambivalence qui lui est propre. Depuis l'époque des écoles d'Alexandrie et d'Antioche, en passant par les universités médiévales, jusqu'aux jours des encycliques *Pascendi* et *Humani generis*, des catholiques ont facilement porté les penseurs au compte des bénéfices douteux. On s'accorde à célébrer les mérites de saint Thomas; mais c'est lui qui cumule pratiquement toute louange, tant il paraît difficile de formuler à l'adresse des autres un éloge sans réticence. Au fait, l'attitude prise à l'égard des penseurs catholiques pourrait être de nature à inspirer le conseil d'envelopper son talent dans un fichu pour l'enterrer en lieu sûr, n'était le commandement nettement contraire de l'Évangile qui exige — étonnement du capitalisme — un rendement de cent pour cent. Et voilà comment l'effort d'intelligence des catholiques a son ambivalence propre: il doit, d'une part, être poussé à la limite et, d'autre part, rendre un service si complexe, si ardu, si précieux qu'il est à la fois facile et désastreux d'y échouer.

6. *La tâche intellectuelle présente de l'université catholique.* — Si le moment historique que nous vivons est lourd de sombres pressentiments, rappelons-nous toutefois que « c'est seulement à la tombée du crépuscule que l'oiseau de Minerve prend son envol ». Comme la source de la véritable influence ne se trouve pas dans les affirmations des livres, mais dans l'exercice de l'in-

telligence, de la même manière ce n'est pas la pure logique, — se déroulant-elle avec l'infailibilité d'un calculateur électronique, — mais ce sont les événements concrets et leurs suites palpables qui forcent un animal raisonnable à ouvrir les yeux et à comprendre. Le monde moderne, avec l'ampleur de ses craintes et de ses menaces, peut en apprendre long à l'homme sur lui-même; bien plus, il a préparé l'homme à comprendre ces leçons.

Sans doute, l'université catholique ne dispense pas la grâce divine; son rôle n'est pas non plus de partager le magistère du Christ; elle doit, de plus, conserver d'abord et transmettre le savoir déjà acquis avant de l'étendre et de l'approfondir; elle n'en demeure pas moins le foyer où normalement doit se faire sentir le besoin d'une intégration du savoir et où doit se tracer la voie qui mène à cette intégration. A propos de ce problème vaste et complexe, je me contenterai ici de trois brèves remarques.

Premièrement, une purification doit précéder l'intégration. Le devenir humain est ambivalent: il est progrès-déclin; et les aberrations de l'intellect spéculatif comme celles de l'intellect pratique de l'homme, si elles ne rendent pas impossible l'intégration des acquis véritables auxquels elles sont mêlées, ne peuvent cependant être elles-mêmes intégrées.

Deuxièmement, celui qui entreprend cette purification doit être pur lui-même. Toute purification, parce qu'elle est un processus humain, comporte ambivalence: pour enlever la paille qui est dans l'œil de son prochain, on ne doit pas avoir une poutre dans le sien; l'intellectuel véritable doit être humble, serein, sans parti pris, sans complaisance personnelle, professionnelle ou nationale, sans connivence avec les passions, travers ou engouements du moment présent, sans attachement à ceux d'hier.

Troisièmement, il est un problème particulier et nouveau d'intégration qui sollicite le penseur catholique: celui que posent les résultats des sciences positives qui traitent de l'homme. Ce n'est pas la pure nature considérée par la philosophie, mais l'homme existentiel qu'étudient l'anthropologie et la psychologie expérimentales, l'économie et la sociologie, les divers existentialismes et les philosophies appliquées à l'histoire des civilisations, des cultures, des religions et des dogmes; or cet homme existentiel, passé et actuel, est affecté d'impuissance morale; d'autre part, il accueille ou refuse dans son action le don de la grâce divine. L'intégration des sciences qui étudient l'homme historique doit donc se faire par la théologie, non par la philosophie. Ainsi l'adage ancien qui faisait de la théologie la « reine des sciences » reçoit un regain d'actualité, et la *Notion d'université* de Newman retrouve la saveur de l'inédit.

Traduction de Relations. Tous droits réservés, Ottawa, septembre 1951.